

Festival de Dudelange

# Liberté et fantaisie

Carol Williams aux claviers



Carol Williams  
aux claviers  
de Dudelange.  
(PHOTO: LEX  
KLEREN)

PAR PIERRE GERGES

**C'est une géniale mais iconoclaste Carol Williams qui vient de se produire à l'orgue de Dudelange. Pour évoquer son concert, rangeons au placard toutes les références et certitudes stylistiques, musicologiques et historiques qui induisent des choix interprétatifs déterminés.**

Empressons-nous donc de saluer le vent de liberté qui soufla dans l'imposante nef de Dudelange plutôt que de nous étonner par exemple d'un Mozart inhabituellement pointilliste. Nous ne dirons rien non plus d'un Bach que le maniement continu de la pédale de crescendo rendit très boursoufflé, souterrain et véhément mais totalement opaque. Nous passerons sous silence l'in vraisemblable liberté de tempo dans la Symphonie-Passion de Dupré tout comme

une «Cathédrale engloutie» plus proche du maestoso d'un Boëmann que du mystère diaphane de Debussy. Pareillement, ne comptez pas sur nous pour déplorer le manque d'architecture dans le très beau Final de Guilman qui, après une mise en route sereine, se précipita vers le sauve-qui-peut. Non, ce soir, ce fut la fête, comme c'est la fête du reste tous les dimanches à San Diego où Carol Williams fait résonner en plein air un grand orgue devant deux mille personnes qu'elle se propose d'ensorceler pendant une heure.

### Intransigeante passion

Le véritable récital commença après les morceaux cités, que nous avons vécus à contre-courant de bien des habitudes. Les œuvres de Karl Jenkins et Iver Kleive en revanche, éblouissantes de fraîcheur, convenaient bien au tempé-

rament de l'artiste qui préfère savourer l'instant présent et faire partager l'urgence immédiate plutôt que solliciter un hypothétique esprit dont cette musique du reste ne prétend pas s'encombrer.

A partir du moment où cette contagion du bonheur musical vous a pris, où cette approche décomplexée de l'orgue vous a séduit par sa poésie et surtout par sa sincérité, sans la moindre arrière-pensée démonstrative, vous vous abandonnez à des sonorités volontiers langoureuses, à un pathos mélodique à vous arracher le cœur et, toujours, à ces crémaillères rythmiques enivrantes, «very rhythmically, very exciting» selon l'interprète.

Ce récital à la fois irrésistible et atypique nous amena à penser que la Belle Epoque de l'orgue, ce post-romantisme avec sa propension pour tout ce qui est excessif, autant dans l'art de la facture que dans le jeu, a partiellement survécu aux Etats-Unis alors que cette sensualité de l'approche a depuis longtemps disparu en Europe, y compris de notre mémoire. Est-ce pour cette raison que l'orgue pêche si souvent par une liberté et une fantaisie récréatrices défaillantes, par une rigidité bouffonnée sinon guindée? Dans ce cas, merci à Williams pour ces instants de musiques gorgées de vie et de nous avoir réconciliés avec une époque sans doute trop injustement honnie!